

Biographie MAURIAC (complément)

- 1947 Sa 3ème pièce "Le passage du Malin" n'a pas rencontré le même succès.
- 1952 Prix Nobel de littérature

A consulter:

- Charles du Bos François Mauriac ou le problème du romancier catholique (Correa 1933)
- A. Fillon François Mauriac (Malfère. 1936)
- Louis Chaigne Vie et Oeuvre d'écrivains (Lanore 1939)
- Alain Palante Mauriac, le roman et la vie (Portulan 1946)
- J. Majault Mauriac et l'art du roman (Laffont 1946)
- Pierre de Boisdeffre Métamorphoses de la littérature de Barrès à Malraux (Alsatia 1950)
-



François MAURIAC

Ecrivain

Par la qualité de l'œuvre, par la valeur morale de l'homme et du patriote, le nom de François Mauriac est un des plus représentatifs de la littérature et de la pensée française contemporaine.

Jeunesse bordelaise

Nul lecteur de Mauriac qui ne sache qu'il est Bordelais; peu d'écrivains contemporains sont aussi enracinés que lui dans la terre et auprès des morts de leur petite patrie.

Il naquit à Bordeaux le 11 octobre 1885 et y vécut jusqu'à sa vingtième année. Fils d'une ville commerçante, il compte dans son ascendance des drapiers, des raffineurs, mais aussi des agriculteurs de la région de Langon.

Sa mère resta veuve très jeune avec cinq enfants, quatre fils et une fille. L'aîné, Raymond, est avoué, mais ne dédaigne pas la littérature; il a publié, en 1934, sous le pseudonyme de R. Ousilane un excellent roman: *Individu*. Jean est prêtre, Pierre, brillant professeur, est doyen de la faculté de médecine de Bordeaux.

Le jeune François fit ses études chez les Marianites, à Caudéran. Enfant frêle et sensible, il fréquente peu ses camarades et aime se retrouver dans le cadre familial, auprès de l'affection maternelle. Un autre refuge de prédilection est la chapelle du collège, enivrante avec ses cantiques, son encens, ses fleurs.

Il reste chez les Marianites jusqu'au baccalauréat; il fait un an ensuite au lycée. Brillant élève, surtout en français, ses auteurs préférés sont Pascal et Racine, mais surtout Baudelaire et Rimbaud.

Élève de Jullian et de Fortunat Strowsky à la Faculté des Lettres, il a pour condisciples: Jean de la Ville de Mirmont, André Lafon, Jean Balde (Mlle Alleman).

Années d'apprentissage

Licencié, il vient à Paris, en 1906, entre à l'école des Chartes, mais y reste peu de temps; président du *Cercle Montalembert*, il collabore à la *Revue du Temps Présent*, dirigée par Francis Gaillard qui publie des poèmes, réunis ensuite en un volume: *Les Mains jointes*, édité à ses frais en 1909. Maurice Barrès publie dans l'*Echo de Paris* un article très élogieux. Charles le Goffic le compare au Verlaine de *Sagesse*.

En 1910, paraît un nouveau recueil: *L'Adieu à l'adolescence*. Avec ses amis Robert Vallery-Radot, Eusèbe de Brémond d'Ars et André Lafon, il fonde en 1912 la revue les *Cahiers*.

La même année, il publie son premier roman, *L'Enfant chargé de chaînes*: histoire d'un adolescent passionné, tour à tour mystique et débauché, qu'une sage cousine devenue sa fiancée s'efforce de guérir.

En 1914, il épouse Mlle Jeanne Lafont, fille d'un trésorier-payeur général, et voyage avec elle en Italie.

Mobilisé, comme infirmier, il va à Salonique, où il tombe malade pour plusieurs mois. Durant les hostilités, il ne publie que quelques articles de revue. Après l'armistice, paraît en 1920 *La Chair et le Sang*. C'est l'histoire de trois jeunes gens: Claude, ancien séminariste de modeste

extraction, Edward et May, enfants d'un riche négociant en vins. Claude aime May, protestante; il la convertit au catholicisme. Mais leurs conditions sociales sont trop différentes; ils doivent se séparer. Edward, frère de May, désabusé mélancolique, se suicide. Ce roman manque d'unité et est encore trop surchargé de péripéties; il contient pourtant — surtout dans la première partie — des scènes animées, pleines d'intérêt.

Préséances (1920) nous introduit dans le milieu des grands marchands de vin de Bordeaux, « aristocratie du bouchon », qui méprise médecins et intellectuels.

Le succès

En 1922, les *Cahiers Verts* publient *Le Baiser au lépreux* qui fut salué comme un chef-d'œuvre et consacra Mauriac romancier à succès. Ce mince volume (150 pages) a pour héros Jean Péloueyre, triste avorton répugnant et négligé. Il épouse Noémi d'Artiailh, « corps dru, séraphique visage, tête brune et bouclée d'ange espagnol ». Pourquoi un tel mariage? Les d'Artiailh sont ruinés: « on ne refuse pas le fils Péloueyre, alliance avec ce qu'il y a de mieux dans le pays ». Noémi éprouve une vive répulsion physique pour son époux. Celui-ci s'en rend compte, fréquente un tuberculeux dans l'espoir de contracter son mal. Noémi, bouleversée, témoigne une telle sollicitude au malade qu'il peut se croire aimé. Jean mort, elle ne sera pas délivrée, car dans une famille riche et considérée, il est de tradition que « les veuves ne quittent jamais le noir ».

Le Fleuve de Feu (1923), consacré à l'étude de la sensualité, a pour héroïne Gisèle de Plailly, « âme éprise de Dieu, mais qui, toujours, aima plus ardemment ses souillures ». *Génitrix* (1923) est le roman de la mère jalouse: Félicité Cazenave laisse mourir sa belle-fille pour reconquérir son fils Fernand. Tandis que, dans ses œuvres précédentes, Mauriac laissait à ses lecteurs une grande latitude d'interprétation, dans *Génitrix* il se garde de la suggestion et exprime avec une précision crue, parfois cynique, l'arrière-fond des intentions de ses personnages.

Dès lors, chaque année ou à peu près, Mauriac donne un roman nouveau, sans négliger la poésie: *Orages* (1925). Il fait également œuvre de critique et d'essayiste: *Le Tourment de Jacques Rivière*, *Proust*, *Vie de Jean Racine*. Il décrit ainsi *La Province* (1926): « Province, terre d'inspiration, source de tout conflit... L'avarice, l'orgueil, la haine, l'amour, à chaque instant épiés, se cachent, se fortifient de la résistance qu'ils subissent. La Province est pharisenne. »

Thérèse Desqueyroux (1927) est un de ses meilleurs romans. C'est une femme d'exception, supérieure, dominatrice. Emmurée dans son milieu, elle pousse jusqu'au crime, pour s'évader de sa prison provinciale. On retrouvera cette « sœur moderne de Phèdre dans *Ce qui était perdu* (1930) et dans *La Fin de la Nuit* (1935).

En 1925, il avait reçu le grand prix de roman de l'Académie Française. On le compte parmi les habitués des Entretiens de Pontigny. Il devient, le 14 mars 1937, président de la Société des Gens de Lettres. Le 1^{er} juin 1933, l'Académie Française l'appelle au fauteuil d'Eugène Brieux, par 28 voix sur 31 votants.

Les œuvres les plus marquantes de ces années dans le domaine du roman sont : *Ce qui était perdu*, *Le Nœud de vipères* et *Le Mystère Frontenac*.

Ce qui était perdu dépeint sans complaisance la misère d'un monde privé de Dieu, où se donnent libre cours ces poisons que sont l'indifférence, la calomnie, le soupçon, l'hostilité. Mauriac nous conte deux histoires parallèles sur un rythme d'alternance bien établi. Hervé délaisse sa femme Irène, elle se suicide; sur le ménage de leurs amis Marcel et Tota, plane la menace de l'inceste; mais Alain, frère de Tota, touché par la grâce, va se consacrer à Dieu et s'efforce de sauver ces misérables créatures.

Le Nœud de Vipères (1932), sombre et magnifique histoire d'un vieillard impie, voué — faute de mieux — au culte de l'argent, qui, délaissé, bafoué par les siens, meurt après avoir été atteint par la grâce.

Le Mystère Frontenac (1933) fait contraste avec l'œuvre précédente. Mauriac, malade durant l'élaboration de ce livre, a pu mesurer les ressources de la tendresse familiale. La famille Frontenac sera le symbole de l'amour et de l'union absolus pour le temps et pour l'éternité.

Mauriac publie, en 1936, une *Vie de Jésus* très personnelle qui suscite de vives critiques; il s'efforce de mettre en lumière la psychologie de Judas et médite avec indépendance sur un monde où règne encore le dieu argent.

La politique impure

Mais le romancier ne vit pas en vase clos; l'homme, le chrétien assiste avec douleur au déchaînement de la force brutale dans un monde désaxé : Abyssinie, Espagne. Il prend nettement parti contre ceux qui tirent le glaive et menacent ainsi la liberté du monde. Il mène une campagne retentissante contre Franco et sa Phalange, défend la position des catholiques basques et des démocrates catalans dans leur lutte contre la dictature espagnole. Ses articles dans *Le Figaro* et sa préface au livre de Victor Montserrat : *Le Drame d'un peuple incompris* lui valent beaucoup d'attaques; mais ils ont affirmé et agrandi sa personnalité : « Quand il n'y aura pas d'Espagnols, ni d'Abyssins, ni d'Autrichiens, plus de Tchèques, je vous le demande, comment nourrirons-nous ce Très Saint Empire Romain Germanique. » Mêlé à la « politique impure », il s'efforce de garder le goût de la justice. Ces préoccupations, à côté de la critique littéraire, tiennent une grande place dans les trois volumes du *Journal* (1934, 1937, 1940).

Les Chemins de la mer, roman paru en 1939, montrent le désastre causé par l'argent dans beaucoup de destinées. L'action se déroule sur deux plans : soit de l'or et immense désir d'amour; cette dualité donne à la confession d'un vieillard le rythme haletant, le ton d'atroce pathétique, la pulsation douloureuse qui font la beauté de cette œuvre envoûtante.

Résistant

Très vite, Mauriac prend parti pour la résistance. Il collabore aux *Lettres Françaises*, fondées par Jacques Decour; il adhère au Front National des écrivains, il est le seul académicien à prendre une attitude aussi nette. En 1943, il publie aux *Éditions de Minuit* le *Cahier Noir*, sous le pseudonyme de Forez. Mais ce masque est transparent : aucun connaisseur ne peut s'y tromper, Forez c'est Mauriac; il y proclame sa foi dans l'homme, la justice, la liberté. Ensuite, par prudence, Mauriac cesse de coucher chez lui... Le 25 août 1944, *Le Figaro* publie dans Paris insurgé, sous sa signature, un hommage au général de Gaulle intitulé *Le Premier des Nôtres*, tandis qu'il est encore en territoire occupé, à Luzarches.

Depuis la libération, Mauriac a beaucoup écrit surtout dans *Le Figaro*, dont il rédige l'éditorial un jour sur deux. Tous ces articles se distinguent par une grande élévation de pensée. Choqué de certains excès de l'épuration, ayant pour règle qu'il vaut mieux subir l'injustice que la donner, au nom de la charité chrétienne d'origine divine contre l'imparfaite justice humaine, il réclame l'indulgence pour certains écrivains collaborateurs. Cette attitude lui vaut des critiques, mais n'atteint pas son prestige qui reste considérable, comme on l'a vu lorsque le Congrès du *Front National* l'a récemment acclamé.

En 1938, il avait fait avec *Asmodée* d'éclatants débuts de dramaturge; son *Blaise Couture*, *Tartuffe* du xx^e siècle, est l'une des créations les plus saisissantes du théâtre contemporain. La *Comédie-Française* vient de créer sa seconde pièce, *Les Mal-Aimés* (écrite en 1939), drame rapide et dépeillé entre quatre personnages; le père, M. de Virelade, vieux hobereau alcoolique, égoïste et tyrannique, est une nouvelle création inoubliable.

L'écrivain

Son œuvre poétique est marquée d'une délicatesse de touche vraiment originale; elle est pleine de nuances jamais rencontrées auparavant. Toutefois, l'influence de Verlaine et de Francis Jammes y est manifeste.

« Je suis un métaphysicien qui travaille dans le concret. » Cette définition montre toute l'importance que Mauriac donne à son œuvre d'imagination. En d'autres temps, de tels problèmes n'auraient pas été posés sous la forme romanesque. L'éminente dignité du roman, du roman Mauriacien en particulier, est un trait caractéristique de la littérature contemporaine.

Un grave débat a été ouvert à propos de l'œuvre de Mauriac. Un catholique peut-il être romancier? Peut-il exister un roman catholique qui ne cache pas les tares de la nature humaine?... Oui, sans doute, mais la peinture des passions du cœur, du péché, qui sont « le pain et le vin » dont chaque jour se délecte le romancier, ne risque-t-elle pas de troubler, d'inquiéter le lecteur? C'est l'opinion de Jacques Maritain qui accuse l'auteur de *Genêtix* de complicité avec les désordres qu'il étale. Ces critiques ont vivement touché Mauriac, ont provoqué en lui de graves débats de conscience. Plusieurs fois, il a présenté des justifications : « Une œuvre qui trouble, qui inquiète peut-être, ne doit pas être condamnée pour cela seulement; il existe une bonne inquiétude, un trouble salutaire. Ce serait mensonge et folie que de faire croire à ceux qui nous lisent que nous vivons dans un monde rassurant. » Une peinture sincère de l'homme est périlleuse, mais « elle a le mérite de fidélité », la grâce peut intervenir par ce chemin. Au nom de la vérité, Mauriac condamne la littérature pieuse, « falsification du réel, absolument mensonge ».

Mauriac avoue cependant : « S'il est vrai d'une vérité presque inavouable, tant elle est amère, que nous ne commettons jamais un acte mauvais, fût-ce avec horreur, sans désirer de le commettre une fois encore, la peinture, même impitoyable, de certains désordres, en nous en rendant complices par l'imagination, risque de nous inciter à une expérience plus concrète, car l'image amorce une habitude, une accoutumance. » Il est le premier à admettre, en conséquence, que ses livres ne sont pas à conseiller aux jeunes adolescents.

« Cette œuvre, au fond romantique, fiévreuse et tourmentée, se revêt d'un art tout classique, l'un des plus beaux et des plus nobles de ce temps. On y retrouve la lumineuse pureté de Racine, la brûlante concision de Pascal, le lyrisme tendu de Barrès. Aucun ouvrage, aucune page qui trahisse la moindre négligence. Une perfection progressive, sensible d'année en année, de livre en livre. Une écriture lente, mais pleine et riche, ronde et sans heurts, qui contient une certitude de durée. Il suggère plus qu'il n'explique et telles sont ses « atmosphères » qu'elles nous ensorcellent et nous font comprendre mieux que les commentaires les plus détaillés, les réactions subites ou les silences des personnages. » (LOUIS CHAIGNE.)